

Les états d'art de Anne-Dauphine Julliand

Deux petits pas sur le sable mouillé, publié en 2011, racontait avec un courage inouï la trop courte vie de sa première fille, Thaïs, décédée à 3 ans d'une maladie génétique rare. Après un deuxième récit, un documentaire, *Et les mistral gagnants*, ainsi que le lancement en 2018 de l'association « Ce qui compte vraiment », la journaliste vient de signer sa première fiction, *Jules-César**. Propos recueillis par **Nathalie Six**

Petite, plutôt que la Bibliothèque rose, j'avalais la collection Rouge et Or. J'ai été bercée par les grands classiques de la littérature, en particulier *Le Rouge et le Noir* de Stendhal. Apprenant qu'il conservait le code civil sur sa table de nuit, je me suis aussitôt dit que je devais m'en procurer un exemplaire. Comme lui, j'ai développé l'amour du mot juste. Ainsi, quand je me suis mise à écrire mon propre roman, j'ai fait très attention au ton employé par le petit Jules-César. Lorsqu'il arrive du Sénégal pour être opéré en France d'une greffe de rein, il n'a pas 7 ans ; pourtant, il est, par bien des aspects, plus mûr que son propre père qui l'accompagne. C'est un voyage initiatique pour chacun des deux.

En littérature contemporaine, j'apprécie Valentine Goby. J'ai un faible pour son *Paquebot dans les arbres*, peut-être parce que je me suis reconnue dans l'héroïne : une jeune Normande dont les parents sont atteints de tuberculose, qui partent en cure pour se soigner et lui laissent leur commerce ; elle doit prendre en charge sa famille, malgré sa jeunesse. J'ai lu en apnée totale son *Kinderzimmer*, publié en 2013 chez Actes Sud. En général,

si je partage volontiers mes choix de lecture, je ne prête ni ne donne jamais mes livres. En ce moment, j'offre beaucoup *Né d'aucune femme*, de Franck Bouysse (La manufacture des livres). Il aborde une thématique très difficile : la rédemption.

La poésie occupe une grande place dans ma vie, elle me berce, mais je n'en écris pas. Cette harmonie qui m'apaise est la même que je retrouve chez des auteurs comme Christian Bobin et François Cheng. À l'instar du cinéma, je pioche dans toutes les directions ; il faut laisser les livres et les films vous bousculer, pour ensuite mieux vous recentrer. La lecture est pour moi une connaissance parfois innée, j'y retrouve l'intuition de ce que je voudrais exprimer.

L'art nous ouvre l'esprit, raison pour laquelle j'aime beaucoup la peinture moderne. Je me souviens avoir étudié le tableau *Guernica* à 13 ans à l'école, j'avais été bouleversée. Picasso a révolutionné la peinture classique, faisant voler en éclat les frontières entre les époques, et je l'ai toujours admiré

pour cela. Les livres qui sont sortis depuis sur lui mettent en lumière l'homme derrière l'artiste ; finalement, ce n'est pas si mal de connaître la vie de l'auteur. Cela le désacralise. On quitte un monde idéal pour rentrer dans la vraie vie.

J'apprécie certains artistes contemporains, comme Bertrand de Miollis, ou la Belge Aude Carré, qui s'est éteinte prématurément l'automne dernier. Elle peignait notamment de magnifiques ciels sur zinc. Ses toiles, déclinées dans des gammes de gris, de verts, de bleus, ont un côté inachevé, autant d'histoires livrées à l'imagination du spectateur afin qu'il puisse se les approprier. Elle nous amenait dans l'au-delà. Ce que je ressens devant une œuvre d'art, c'est finalement mon fils de 11 ans qui l'a le mieux restitué : alors que nous étions au Centre Pompidou pour visiter une rétrospective sur Magritte,

il m'a dit que l'art était la meilleure façon d'exprimer ses émotions. Ce que j'ai vu dans son regard était encore plus merveilleux que ce que je voyais sur les tableaux. Une autre artiste que j'aimerais citer : Marine de Soos, qui sculpte des enfants en bronze, tenant des cerfs-volants ou jouant d'un instrument en marchant. Le paradoxe de la légèreté m'enchant.

Le cinéma reste pour moi une activité solitaire. Je peux rire ou pleurer : c'est une échappatoire. Je peux parfois me faire jusqu'à deux ou trois séances par semaine, je me décide toujours à la dernière minute. Je n'ai pas vraiment de réalisateur fétiche, même si deux noms me viennent spontanément : Christopher Nolan et Alfred Hitchcock. Dernièrement, deux documentaires m'ont bluffée : *À voix haute*, de Stéphane de Freitas et Ladj Ly, et *Lourdes*, de Thierry Demaizière et Alban Teurlai. De mon côté, j'ai deux nouveaux projets de longs-métrages. L'expérience sur *Et les mistral gagnants* a été incroyable, j'ai sincèrement aimé la réalisation, être la cheffe d'orchestre, en revanche, je laisse le soin à un autre de cadrer pour moi. Sur ce point, Katell Djan, mon chef opérateur, est parfait : il voit dans ma tête, on se comprend immédiatement. Vous en saurez davantage bientôt !

Jules-César*, d'Anne-Dauphine Julliand, les **Arènes, 384 p., 19€.

« Le paradoxe
de la légèreté
m'enchant. »

